

LA FÊTE
DE
NOTRE DIRECTRICE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Composée pour le Ladies' College d'Hobart

PAR

MME JULIETTE HENRY

SYDNEY
IMPRIMERIE DE MM. MURRAY ET CIE, 91 CLARENCE ST.

1892

DÉDICACE.

MA CHÈRE LADY HAMILTON,

Quelque simple que soit cette petite pièce de comédie que je viens d'écrire pour le Collège, permettez-moi de vous la dédier.

L'idée de placer cet opuscule sous votre égide m'a été inspirée par l'affection que vous avez pour toutes les jeunes filles du Collège et aussi par vos constants efforts pour le développement de l'éducation en général en Tasmanie.

JULIETTE HENRY.

HOBART, 1^{er} Octobre 1892.

PERSONNAGES:

LA DIRECTRICE (*bonnet et lorgnon*).

MISS WISE, institutrice anglaise (*papillotes et lunettes*).

MARGARET

ANNIE

KATE

MARY

FANNY

MARCELINE

ISABEL

TOTIE

MAUDE

BLANCHE

MAGGIE

BRENDA

ALICE

MILLIE

CONNIE

JENNY

IDA

WINNIE

CLARA

EVELYN

MURIEL

ELLA

LOUISE

— Elèves de la Pension.

JEANNE, domestique.

LA FÊTE DE NOTRE DIRECTRICE.

ACTE PREMIER.

La scène représente un grand salon où trois jeunes filles sont assises.

SCÈNE I.

ISABEL:

Allons, mes chéries, c'est aujourd'hui la fête de Madame... Comme elle va être heureuse, notre chère maîtresse !...

MARY:

Surtout quand elle saura que c'est nous, toutes seules, qui avons tout arrangé... (*Riant.*) Nos sommes presque capables d'organiser les affaires d'Etat !...

BLANCHE:

Es-tu folle... dis tout de suite de gouverner !... (*Elles rient toutes ensemble.*)

MARY:

Pourquoi pas ?... N'allons-nous pas être appelées à voter ?... Ce n'est que le commencement ; car, quand nous aurons envoyé nos députés à la Chambre, nous ne nous arrêterons certes pas là ; nous irons plus loin : nous-mêmes nous deviendrons députées, et alors.....

ISABEL (*l'interrompant*):

Allons tais-toi... Quand tu commences à dire des folies, l'on ne sait jamais où tu vas t'arrêter... Mais, en attendant que tu sois Ministre du désordre, revenons à nos moutons... (*Elles se lèvent toutes les trois.*)

MARY (*avec un geste théâtral et déclâmant*):

Mesdemoiselles, vous ne comprendrez jamais les grandes choses !...
Esclaves vous êtes... esclaves, vous désirez rester !...

BLANCHE (*avec finesse*):

Oh! que non pas, ma toute belle... Seulement, vois-tu, nous n'avons pas comme toi le désir de diriger le char de l'Etat, nous pensons avoir une mission plus grande, plus noble à accomplir en ce bas-monde...

ISABEL (*s'interposant*):

De grâce, mesdemoiselles, pas de discussion, nous ne sommes pas ici au Parlement...

BLANCHE:

Non, et fort heureusement pour nous. Pour le moment nous sommes en pension et fort occupées pour donner à notre chère maîtresse une représentation que nous avons composée et arrangée en l'honneur de sa fête...

ISABEL:

Ce qui est certainement une affaire d'Etat...

(*Elles rient toutes. — Alice et Jenny entrent par le fond.*)

SCÈNE II.

MARY, BLANCHE ET ISABEL (*ensemble*):

Eh bien !.....

ALICE:

Eh bien, je pense que les petites réciteront leur petit morceau d'une façon convenable.

JENNY:

Quant au chœur, c'est autre chose ; elles ne chantent pas toutes

comme des rossignols !...

ISABEL (*avec emphase*):

Ma chère, dans la vie tout n'est pas rose !...

JENNY (*avec un soupir*):

Cela est vrai, et parfois le cœur en souffre !...

MARY:

Oh !.....un calembourg, très fort! très fort, mesdemoiselles !
(*Epelant.*) C-h-œ-ur et c-œ-u-r !...Très fort, en vérité !...

BLANCHE (*ironiquement*):

Tout à fait digne d'un Parlement !... (*Isabel et Jenny s'interposent.*)

ISABEL:

Voyons, voyons, mesdemoiselles, assez d'enfantillages comme cela. Et puisque mon innocente exclamation a donné lieu à ce jeu de mots, unissons tous nos efforts pour que notre chœur soit parfait. (*A Alice.*) Alors tu penses que les petites savent leurs rôles ?... Si nous les leur faisons réciter maintenant ?...

ALICE (*vivement*):

Oh! non ; il faut nous occuper à fixer notre programme.

MARY (*s'avançant*):

D'abord, c'est moi qui fixe.....

ISABEL (*l'interrompant*):

Ma chère, si tu continues, tu vas tout gâter...

MARY (*avec une révérence*):

Eh bien alors, je vais surveiller. (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE III.

JENNY:

Est-elle ennuyeuse, cette Mary !...

ISABEL:

Non, il ne faut pas dire cela ; c'est la meilleure enfant du monde, et elle s'est donné autant de peine que nous toutes.

ALICE:

Moi, je trouve que Jenny a raison : elle est très autoritaire, elle veut tout faire à sa manière.

JENNY:

Certainement... Si nous l'avions écoutée, nous n'aurions pas eu notre cœur...

ISABEL:

Est-ce encore un jeu de mots ?... (*Toutes rient.*)

BLANCHE (*s'approchant*):

Eh bien alors, allons chacune à notre rang ! (*Imitant le tambour.*)
Ran, tan, plan ! (*Elles sortent par la droite.*)

[—]

SCÈNE IV.

Trois grandes jeunes filles, Margaret, Clara, et Annie, entrent par le fond. Elles se tiennent embrassées, Margaret au milieu, une lettre à la main.

CLARA:

N'est-il pas triste que cette lettre soit juste arrivée aujourd'hui ?...

ANNIE:

Oui, nous étions si heureuses, si joyeuses de préparer à notre chère maîtresse une surprise, une vraie surprise pour sa fête...

CLARA:

Cette lettre alors, ma pauvre Margaret, t'apprend que tes parents sont ruinés, sans ressources !...

MARGARET:

Oui, ou à peu près... Mais être ruinée, cela n'est rien pour moi, car mon éducation est finie. Oh ! quand je dis finie ; il me reste encore beaucoup de choses à apprendre, je le sais... Mais je veux dire que je suis en état de ne pas être à charge à ma famille...

CLARA:

Comment, que veux-tu dire ? Te feras-tu institutrice ?

MARGARET:

Je me ferai ce que je pourrai afin de rester ce que je suis, *distinguée*, dans quelque position ou quelque profession que la Providence veuille m'assigner...

ANNIE:

Ne te souviens-tu pas de ce que nous avons entendu à la conférence... Tout les femmes veulent enseigner et la plupart ont tout à apprendre, surtout à être femmes !...

CLARA:

Quant à moi, j'avoue que ne n'ai pas compris l'allusion...

MARGARET:

Tu n'as pas compris parce que, heureusement pour toi, l'heure de comprendre n'est pas encore venue...Espérons qu'elle ne viendra jamais.

CLARA:

Allons, ma chère Margaret, ne te laisse pas aller à la tristesse, il faut que toutes nous soyons gaies aujourd'hui.

MARGARET:

Oh! je ne suis pas triste pour moi ; je suis même heureuse de penser que je vais pouvoir mettre en pratique les excellents principes que nous avons reçus dans cette maison... Que je vais aider ma mère à supporter son infortune ; que je vais épargner à mon père de nouvelles dépenses qui seraient pour lui de véritables privations du nécessaire... Enfin que je vais essayer de transférer à mes petits frères et à mes petites sœurs toute l'éducation que mon père a pu me donner en des jours meilleurs pour lui...

CLARA ET ANNIE (*ensemble*):

Oh! que tu es noble et bonne !...

MARGARET:

Non, mes mignonnes ; je suis seulement l'élève de notre chère maîtresse...

CLARA:

Mais nous sommes toutes ses élèves, et pourtant nous ne te ressemblons pas.

ANNIE:

Parce que les circonstances ne se sont pas présentées... Il me semble que moi aussi je pourrais tout affronter. (*Elle embrasse Margaret.*)

MARGARET:

Allons, petite enthousiaste, il n'y a pas grand'chose à imiter en moi... Dieu veuille que la mauvaise fortune ne t'oblige jamais à te servir de tes talents autrement que pour ton agrément. (*Entre l'institutrice anglaise, Miss Wise.*)

—

SCÈNE V.

CLARA:

Tiens, voici Miss Wise, ne parlons plus sur ce sujet...

MISS WISE (à Annie):

Oh ! miss, je aurais voulu tant que je avais oune petite morceau dans le performance de Médéme...

ANNIE (l'imitant):

Oh ! Miss Wise, cela n'est pas *possibel* à nous, nous ne pouvons pas réciter en anglais.

MISS WISE:

Oh ! seulement oune petite piece de Tennyson.

TOUTES:

Oh !!!

CLARA:

Quoi ! Miss Wise !!! seulement du Tennyson, mais vous en voulez à nos jours !...

MISS WISE.

Oh ! no, je ne vôlais pas touïer vôs...Tennyson, very classical !

ANNIE:

Dear Miss Wise, pourquoi pas du Shakespeare ?

MARGARET (*s'interposant*):

Mesdemoiselles, vous n'êtes pas généreuses, vous abusez de ce que Miss Wise ne peut pas s'expliquer facilement en français pour la taquiner...

MISS WISE:

Vôs, Miss Margaret, vous êtes bonne, mais je povais expliquer môa very well... Shakespeare very good recitation, je vôlais, môa ossi avoir oune play de Shakespeare pour môa souï... (Elles embrassent toutes Miss Wise.)

MARGARET:

Bonne Miss Wise !...

MISS WISE (*se dégageant*):

Oh ! *vôs*, les filles françaises, vous riez toujours, et vous *kissez* après... Very naughty !... Shocking !... (*Elle sort par la droite*).

(*Fanny, Totie, Maggie, Millie, Evelyn, Kate et Ida entrent par le fond.*)

—

SCÈNE VI.

FANNY (*à Margaret*):

Ma chère, nous venons de répéter ; nous savons toutes notre rôle...

TOTIE:

Oui, j'ai dit ma petite phrase sans m'arrêter.

MAGGIE:

Ah ! bien, merci ; c'est cela que tu appelles bien dire... Tu courais, tu allais comme une machine à vapeur.

MILLIE:

Et toi donc, avec ton affectation ; tu ne vises qu'à l'effet !...

IDA:

Vraiment, mesdemoiselles, il est difficile de plaire à tout le monde... Si nous répétons trop vite, ce n'est pas bien ; si nous répétons trop lentement, c'est de l'affectation... Vous devriez être assez généreuses pour nous traiter avec indulgence et considérer que nous faisons de notre mieux...

EVELYN:

Allons, mesdemoiselles, il ne faut pas se disputer ; Ida a raison, nous

avons toutes fait de notre mieux ; il ne faut pas de discussion quand il s'agit de nous unir pour prouver notre affection à notre chère directrice.

KATE:

Certainement, bravo ; voilà qui est bien parler...

FANNY:

Et ensuite notre directrice qui est si bonne ne verra dans l'exécution de notre petite représentation que l'expression de notre estime, de notre reconnaissance, et de l'affection que nous avons pour elle.

TOUTES:

Certainement, nous l'aimons tant !...

MARGARET:

Mesdemoiselles, je vous quitte. Il faut que je parle à notre maîtresse avant la fête... J'espère que maintenant vous êtes toutes d'accord.

(Elle fait un pas vers le fond comme pour se retirer quand la Directrice entre.)

SCÈNE VII.

LA DIRECTRICE:

Comment, mesdemoiselles, toutes ici ; je vous croyais en récréation... Vous êtes groupées, vous avez l'air mystérieux des personnes qui conspirent contre l'Etat... *(En souriant.)* Votre Etat c'est la pension : gouvernement et opposition, n'est-il pas vrai ?...

TOUTES:

Oh ! non, pas d'opposition !...

FANNY *(à la Directrice)*:

Vous avez deviné juste, madame, nous conspirions !...

TOUTES (*faisant des signes*):

Hum !...Hum!...

LA DIRECTRICE (*souriant*):

J'en étais sûre ; je dirai même que vous avez toutes des figures de vraies *conspiratrices*, bien que ce nom commun ne convienne guère à des femmes, encore moins à des jeunes filles...Mais, quel que soit votre projet, mes chères enfants, je sais que toutes mes filles n'ont que de bonnes pensées et qu'elles ne tendent toutes qu'à bien faire... (*Les jeunes filles l'entourent affectueusement.*)

TOTIE:

Et qui les inspire ?...Qui les guide dans la voie du bien, chère maîtresse ?...Pourrions-nous être vos filles et n'être pas bonnes, ou tout au moins tâcher de l'être...

LA DIRECTRICE (*se dégageant avec un geste caressant*):

Allez, allez...petites flatteuses. (*Elles sortent toutes excepté Margaret.*)

—

SCÈNE VIII.

LA DIRECTRICE (*allant à son fauteuil, à Margaret qui est restée debout*):

Margaret, mon enfant, vous avez reçu une lettre de votre père... (*Margaret lui tend la lettre qu'elle a à la main.*) Moi aussi j'en ai reçu une...Je vous attendais dans mon cabinet afin de vous en causer...

MARGARET:

J'y allais, madame, lorsque vous êtes entrée ici...Je m'étais déjà présentée chez vous ce matin mais vous étiez occupée.

LA DIRECTRICE (*lui indiquant un tabouret à ses pieds*):

Asseyez-vous là, mon enfant...Je savais que vous étiez venue pour me voir, et je ne vous fais pas de reproche...Vous savez du reste que je vous

laisse toutes libres de lire vos lettres ; j'ai en cela brisé la règle des pensions qui ne permet pas aux jeunes filles françaises de lire leurs lettres avant qu'elles aient été parcourues par la directrice de la pension. Je veux que mes filles aient le droit de penser et de s'exprimer en toute liberté ; je veux votre confiance, et ne désire pas l'obtenir par autorité.

MARGARET:

Oh ! Madame, vous avez plus que notre confiance, vous avez notre affection.

LA DIRECTRICE:

Je le sais, mon enfant, mais revenons au sujet de nos lettres...

MARGARET:

Hélas ! Madame, vous l'avez appris vous-même, mon père est ruiné... Ma pauvre mère ! ! !...

LA DIRECTRICE:

Ma bien chère enfant, c'est là certainement un coup terrible... Mais il est de ces chûtes dans la vie qui élèvent un homme au lieu de l'abaisser... Votre père est victime de son honnêteté ; sa ruine est la triste histoire de tant d'hommes riches ou enrichis par la spéculation sans être eux-mêmes des spéculateurs... Il a cru aider au développement de grandes entreprises ; mais rien n'est perdu quand l'honneur est sauf.

MARGARET:

Oh ! cela est vrai, Madame ; mais ma mère est si délicate, et, vous le savez, elle est habituée à tous ces petits riens qui sont le luxe de ceux qui possèdent... Elle souffrira de s'en passer.

LA DIRECTRICE:

Non, ma mignonne ; une mère ne souffre pas pour elle, elle souffre pour ses enfants, et, du reste, le mal n'est pas si terrible pour qu'elle soit privée de tout... Et puis, est-ce que vous n'êtes pas là ; N'est-ce pas vous qui allez prendre la direction de votre nouvel état... N'allez-vous pas être l'institutrice de la petite famille ? Vouz allez, mon enfant, commencer

vosre rôle de femme en étant une fille dévouée, une sœur attentive, en faisant l'éducation de vos plus jeunes frères et de vos sœurs. C'est l'heure pour vous d'appliquer les principes qui ont été la base de l'éducation que vous avez reçue dans cette maison. Vos talents d'agrément charmeront la maison paternelle ; vos capacités domestiques vous permettront de la diriger avec économie, et votre tendresse consolera vos parents de leur perte matérielle en leur faisant découvrir en leur fille un autre trésor.

MARGARET:

Oh ! Madame, que vous êtes bonne !... Oui, je le sens, l'infortune de mes parents m'a réservé une noble tâche, et je l'accomplirai.

LA DIRECTRICE:

Oui, mon enfant, la plus belle tâche ; celle qui porte en elle-même la plus douce des sensations : celle d'avoir accompli son devoir avec amour... En un mot, la satisfaction pleine et entière de la conscience. *(On entend une cloche.)* Ma chérie, à mon tour le devoir m'appelle ; devoir bien doux quand je pense qu'il me donne comme résultat des filles comme vous. *(Elle l'embrasse et sort par la droite.)*

(Entrent Marceline, Maude, Brenda, Connie et Winnie qui se mettent à arranger les places.)

SCÈNE IX.

MARCELINE:

Il faut tout mettre en ordre... Là, un fauteuil pour notre maîtresse... *(Maude lui donne un petit tapis.)* Un tapis sous ses pieds... Là, c'est bien, n'est-ce pas ?...

MAUDE:

Les jeunes filles du chœur viendront de ce côté. *(Elle indique le fond.)*

BRENDA:

Il faudra placer celles qui récitent devant.

CONNIE:

Naturellement, puisqu'elles sont les plus petites ; cela va de soi.

WINNIE:

Mary n'est pas une petite.

MARCELINE:

Non, certainement ; mais c'est elle qui récite le principal morceau de poésie...Je ne voudrais pas être à sa place.

MAUDE:

Pourquoi ?...C'est un morceau magnifique pris dans les *Orientales* de Victor Hugo.

BRENDA:

Quel en est le titre?

MARCELINE:

"Ce qu'on entend sur la montagne." (*Entre Miss Wise un papier à la main.*)

—

SCÈNE X.

MISS WISE:

Je croyais, mesdemoiselles, que vòs devoir préparer le performance. Je vòlais, môa, faire à médème oune recitation de Shakespeare. (Elle montre le papier.) Je apprenais le tout avec good pronounciation...Very classical. (On entend une cloche. Toutes les jeunes filles se dirigent vers le fond comme pour sortir.)

Le rideau baisse.

ACTE SECOND.

—

Au lever du rideau une petite domestique est en train d'épousseter le salon.

SCÈNE I.

JEANNE (*tout en époussetant et avec mélancolie*):

Comme c'est beau tout de même de savoir lire dans tous les livres, réciter de grands morceaux écrits en vers...Et c'est pas du tout comme la prose, à ce que dit Mademoiselle Margaret, car elle c'est une savante, elle sait parler en prose et en vers...Moi, je ne sais pas...Ça ne fait rien, je suis heureuse tout de même... Je suppose que si je parlais en vers et en prose, je ne serais pas ici domestique...Et alors... (*Elle pense.*) Ah ! je comprends, si tout le monde était savant dans les livres, il n'y aurait pas de domestiques. (*Entre Muriel.*)

SCÈNE II.

MURIEL:

Comment tu parles toute seule ?...

JEANNE:

Oui, mademoiselle. Je tâche de résoudre un problème, comme vous dites en classe.

MURIEL (*riant*):

Ah ! ça mais, sais-tu que tu deviens savante !...

JEANNE:

Oh ! non ; mademoiselle, si j'étais savante, qui est-ce qui époussetterait le salon, ferait les appartements ?...

MURIEL:

D'autres à ta place.

JEANNE:

Mais si tout le monde était savant ?...

MURIEL:

Cela est impossible, la nature ne nous a pas donné à tous les mêmes facultés.

JEANNE:

Pourquoi ?...

MURIEL:

Pourquoi ?... Parce que tout dans la nature a sa place... Toutes les fleurs ne se ressemblent pas, elles ont chacune leur forme et leur parfum, comme nous nous avons des facultés, des aptitudes différentes ; et que dans la société comme dans l'humanité tout a sa place, tout a son rang, ce qui n'empêche pas que nous nous valons tous et que nous devons tous nous aimer, étant tous les enfants d'un même Dieu !...

JEANNE:

Oh ! mademoiselle, comme c'est beau ce que vous dites là... mais je ne comprends pas. (*Ella entre en courant.*)

—

SCÈNE III.

ELLA.

Ha, ça, que faites-vous toutes deux ici à bavarder... Nous sommes toutes prêtes... les voilà ! (*Jeanne se retire. — Les jeunes filles du chœur prennent leur position ; les petites en avant portant une corbeille de fleurs. — La Directrice passe sur le devant de la scène ayant à ses côtés Margaret et Isabel et se dirigeant vers son fauteuil.*)

—

SCÈNE IV.

LA DIRECTRICE (*mettant la main sur le dossier de son fauteuil*):

Mes chères enfants, vous me prenez par surprise, j'en suis tout émue.

BEATRICE, MURIEL, MARIE ET WINNIE récitent *l'Hymne de l'Enfant à son réveil*, par A. de Lamartine.

MARY récite "Ce qu'on Entend sur la Montagne" des *Orientales*, de Victor Hugo.

LOUISE récite la fable *Le Laboureur et ses enfants* (La Fontaine).

MISS WISE (*récitant*):

Le caractère de la clémence est de n'être point forcée. Elle tombe comme la douce pluie du ciel sur le lieu placé au-dessous d'elle. Deux fois bénie, elle est bonne à celui qui donne et à celui qui reçoit. C'est la plus haute puissance du plus puissant. Elle sied au monarque sur le trône mieux que sa couronne. Son sceptre montre la force de son autorité, c'est l'attribut du pouvoir qu'on révère et de la majesté ; mais la clémence est au-dessus de la domination du sceptre ; elle a son trône dans le cœur des rois. C'est un des attributs de Dieu lui-même, et les puissances de la terre se rapprochent d'autant de Dieu qu'elles savent mieux mêler la clémence à la justice. * 1

(*Les jeunes filles entonnent le chœur.*)

LA DIRECTRICE (*se levant quand le chant a cessé*):

Mes bien chères filles, il est des moments où les expressions d'une langue si riche qu'elle soit viennent néanmoins à vous manquer pour exprimer les sentiments qu'on éprouve. Tel est mon cas dans ce moment, mes chères filles...Je ne vous dirai pas merci ; je vous dirai que vous m'avez rendue bien heureuse, que vous êtes toutes bonnes et que toutes vous êtes dans le droit sentier de la vie : celui qui conduit au bonheur,

* "Le Marchand de Venise," traduit de Shakespeare par Guizot.

et qu'en suivant toujours avec sagesse les lois du cœur et de la conscience vous aurez ainsi travaillé à la prospérité de votre pays... Tel est le seul et unique rôle de la femme ; c'est ainsi qu'elle est non-seulement la compagne de l'homme mais son égale..... (*Elle s'arrête en voyant Jeanne accourir une lettre à la main.*)

SCÈNE V.

JEANNE:

Madame... très pressé !... (*Elle se retire en arrière.*)

(*La Directrice lit la lettre et la passe à Margaret qui chancelle aussitôt qu'elle l'a parcourue.*)

MARGARET:

Oh ! Madame !... Merci, mon Dieu !...

LA DIRECTRICE:

J'ai été interrompue, mes enfants dans les quelques mots de remerciements que je vous adressais, et je suis bien heureuse de vous faire participer à la joie que me cause la bonne nouvelle que je viens de recevoir et qui vient terminer si heureusement ce jour de fête, qui, hélas! avait commencé avec un nuage de tristesse... Vous savez que votre chère compagne, Margaret, devait nous quitter pour des raisons de famille. La chère enfant avait accepté avec force et courage la nouvelle position qui lui était faite ; mais Dieu, qui n'oublie jamais les justes, avait ses vues... (*Montrant la lettre qu'elle prend des mains de Margaret.*) Voici une lettre du frère de Margaret qui habite un pays béni qu'on appelle l'Australie, si peu connu de nous. Dans ce pays un jeune homme honnête et sobre y fait son chemin... Le frère de votre compagne a réussi à mettre en activité un plan agricole qui non-seulement lui assure une fortune qui sera immense, mais encore qui servira à la prospérité de l'Australie tout en lui permettant de rétablir ici la fortune perdue de ses parents.

TOUTES LES JEUNES FILLES:

Bravo !!!

LA DIRECTRICE:

Maintenant, mes chères filles, il est de mon devoir d'associer à notre fête celle qui, ici présente, m'a non-seulement guidée, mais aidée dans l'accomplissement de ma tâche ; celle qui n'a jamais cessé d'apporter dans notre conseil les lumières de son jugement, ses avis et sa constante préoccupation pour votre avancement, et qui enfin vous aime... (*Aux petites.*) Allez lui offrir les fleurs que vous me destiniez. (*Toutes saluent.*)

Le rideau baisse.

Hobart, 1892.

[*A number of misprints in the text have been silently corrected.
One or two peculiarities have been retained. W. K.*]